

Merjai alla voir ensuite le monument funéraire de Maurice de Saxe au temple de St-Thomas. Dans un café, il fit la connaissance de plusieurs officiers. Le soir, il vit à la Comédie une représentation du Barbier de Séville, pièce qui lui plut beaucoup, et d'un opéra bouffon, le Tonnelier. Il avait eu d'abord l'intention de rester quelques jours à Strasbourg pour voir une somptueuse procession qui avait lieu chaque année à la fête de l'Assomption, mais à la suite d'un songe affreux — il avait vu la belle Charlotte métamorphosée en un arbre dégouttant du sang noir comme de l'encre — il résolut de se rendre tout de suite à Mannheim. Sur le conseil de Lombach, il se réserva une place sur un bateau qui allait partir le 14 à six heures du matin avec des ballots de marchandises. Un officier dont il avait fait la connaissance l'invita la veille chez lui. La maîtresse de la maison qui était Messine lui raconta qu'elle avait appris l'allemand à Luxembourg au couvent du St-Esprit ; elle avait gardé le souvenir de la gaieté des bonnes religieuses, surtout de la cousine de Merjai, Hubertine DU TRUX. Le jeune homme garda un excellent souvenir de la métropole alsacienne. « Les vivres y sont à vous faire vivre cent ans les vins y sont l'ami de l'homme les habitans y sont en général affables polis et complaisans et enfin tout vous y rit la nombreuse garnison y augmenté les fêtes et dimanches le tapage la joie et la gaieté l'harmonie règne partout en dedans de la ville comme en dehors. »

Naturellement il fit des adieux cordiaux à ses hôtes strasbourgeois et à Lombach. Par Philippsbourg et Spire, il arriva à 9 heures du soir à Mannheim. La bonne dame Matthias était en train de tricoter des bas, le mari commanda deux bouteilles de vin, le plus jeune des enfans gambada comme un singe autour de l'ami de la famille. Quoiqu'il dût se contenter de pain de boulanger pour le soir, le jeune Luxembourgeois se sentait très heureux au milieu de ces bonnés gens qui l'avaient toujours traité en enfant gâté. On lui remit deux lettres de son père qu'il ouvrit avec grande inquiétude ; elles étaient datées du 1^{er} et du 30 juillet. La première qui l'invitait naturellement à revenir à Luxembourg était écrite dans un langage tendre et paternel, mais le fils n'éprouvait aucun désir de revoir sa ville natale, et regarda cette lettre comme un mauvais présage. F.-X. Merjai s'y plaignit qu'il ne reconnaissait plus l'écriture de son fils, qu'il avait changé aussi de style ! Le Fils Prodigue se rendit mélancoliquement au Café de la Plancoque, puis aux vêpres — c'était la fête de l'Assomption — ensuite chez le Père Desbillons. Il passa le soir dans une guinguette où la jeunesse de la ville s'était donné rendez-vous. Le lendemain, 16. 8. 1783, il écrivit à son père une lettre dans laquelle il soutient effrontément qu'il a été souvent à Heidelberg, que son compatriote, l'abbé Purz alias Du Puits, lui faisait bien ses compliments et que si le père Merjai ne reconnaissait plus le style de son fils ni sa main c'est que « cela peut révenir et c'est à force d'avoir coplé des extraits des livres curieux de la Bibliothèque que ma main est un peu changée. »

Inutile de dire que Merjai chargea prudemment Reienrater de copier cette lettre. Le pensionnaire des Etats, quoique âgé de 61 ans,